



François Boddaert

## L'âne russe et l'âne germain

*Polonaise* d'Emmanuel Moses  
(Flammarion, 2017)

D'aucuns livres ressemblent à leur auteur ; c'est le moins que l'on puisse dire de *Polonaise*, qui a la vertu première d'être indéfinissable quant au genre où l'on pourrait vouloir l'agréger ! Emmanuel Moses nous a pourtant donné une trentaine de livres, qualifiés par lui dans maintes catégories reconnues : poésie, récits, romans, nouvelles, fictions (sans compter les traductions). Composé de courts récits, de dialogues, de notations (plus ou moins aphoristiques), de contes, de fragments de journal intime, ce volume bicéphale (deux parties distinctes) s'inscrit dans la tradition vieille (s'il faut vraiment le classer) des mélanges, des fatrasies, des bigarrures – bref des recueils : ce qui montre assez qu'il se dérobe à l'analyse en s'offrant à la curiosité du lecteur, d'autant que ce magma de « textes » (sic, en page de titre) est blasonné sur la couverture d'un rose « poésie » qui couronne l'ombre chinoise de deux ânes assis et mangeant du foin... D'une tonalité générale plutôt sombre, *Polonaise* est illuminé savamment d'éclats joyeux, absurdes, ironiques, loufoques ou proprement insensés. On pense évidemment à Bruno Schulz ou Max Jacob, parfois Michaux ou Henri Thomas, aussi bien à *Gaspard de la nuit* et à un certain romantisme allemand et Hoffmann – l'empan est large on le voit ! Mais c'est au russe Daniil Harms (1905-1942) que se réfère (verbalement) Emmanuel Moses, avouant avoir été très impressionné par les courts textes de ce satiriste (inconnu de moi) mort dans un asile psychiatrique. On s'inquiète aussitôt que l'auteur répute « histoire vraie » les récits les plus déraisonnables (à proprement parler)...

Deux parties donc : « Polonaise » (une soixantaine de proses de longueur variable) et « Dans les forêts ». Je ne balance pas alors à écrire que la section éponyme est d'inspiration slave (c'est l'origine familiale de l'auteur qui surgit ?), l'autre germanique (l'imprégnation culturelle allemande assez marquée chez Emmanuel Moses). Une évidente loufoquerie russe (allons-y !), de Gogol à Harms, en passant par Zamiatine et Boulgakov. L'autre versant plongerait, lui, des racines dans les profondeurs des forêts teutoniques qui ont tant inspiré les Romantiques allemands depuis qu'Arminius y écrasa les légions de Varus, et plus près de nous Stifter et Jünger. Cette seconde époque du livre est pour tout dire majoritairement noire, violente, désespérée, malgré l'humour qui tente des ahans salvateurs sous les lignes... Elle ouvre les 31 « stances » de son déroulé par une allusion à ce que dit C. G. Jung (à travers le *Dhammapada* des bouddhistes) du côté maternel et doux de la forêt, tant que le monde n'y entre pas. Sans quoi « *il révèle sa part démoniaque* ». Dont acte, puisque ce récit fragmenté et éclaté rejoint, par sa dureté, la métaphore de la *selva oscura* où l'on baigne dans la menace et parfois dans le meurtre. On songe aussi à ce que Freud écrira de « *l'inquiétante étrangeté* » (ou « *l'étrange familier* » selon François Roustang) – ce secret qui dort, rôde et émerge parfois dans le calme familier, cette rupture qui s'opère dans la quiétude apparente du quotidien. C'est – pourquoi pas ? – autrement dire le sommeil de la raison qui, selon

Goya, « *enfante les monstres* ». Mais fidèle à un optimisme malgré tout natif, l'auteur se sauve et nous sauve par la métaphore de la clairière où « *la foule attend que son maître délivre un message de lumière et de paix* » mais aussi des chars ou un arc-en-ciel ! Ambiguïté de la vie qui balance sans cesse du pire au meilleur. Mais c'était écrit, déjà, dans le partie « polonaise » du livre : « *Le sexe, le tabac, l'alcool sont, à leur manière, des psaumes. Et plus précisément des psaumes de louanges* »...